

Patrice FARAH

Méli-mélo à Malo
(Pekedemelle à Malo les bains)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-4410-0**

© Patrice FARAH 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

« Un peu de respect Bérénice : c'est le corps de ta mère que tu transportes ». Si Dieu réunit ceux qui s'aiment, lui réunissait ceux qui récoltent. Une chose était sûre, Bérénice ne recevrait plus jamais de coups de la part de ces deux-là. Ça sert aussi à ça un père.

Ça lui avait repris, l'homme était de nouveau en chasse. Il avait perdu tout libre arbitre. Il était passé du champ du désir à celui de la dépendance. Il devait faire de ses fantasmes une réalité. C'était un pervers, il n'exprimait aucune empathie et ne se reconnaissait nullement comme un malade mental. Son désir et son plaisir devenaient sa loi. Il lui avait demandé si gentiment la route pour aller à la plage. De plus, il proposait de la raccompagner. Pourquoi se serait-elle méfiée ? Une fois qu'elle fut montée à bord du fourgon, il démarra en trombe et promit en hurlant qu'il la tuerait si elle criait ou essayait de s'enfuir. L'homme sentit dans le cou la pression d'une espèce de cylindre métallique.

– C'est la dernière génération du Glock 17, il est léger, compact, doté d'une carcasse en polymère avec une capacité de coups de 17 plus un. Il tire des balles de 9 × 19 mm parabellum. Mon père me l'a offert pour mon dernier anniversaire. J'ai appris à m'en servir. Si je vous rate à cette distance, ce n'est plus une paire de lunettes qu'il me faudra, mais une canne blanche et un chien. Je n'aurai aucune hésitation à vous faire sauter la tête.

Elle le fit se garer dans une rue tranquille de Leffrinckoucke, près du petit bois, puis appela son père avec son portable.

Zoé, lieutenant de police au commissariat de Dunkerque, avait été appelée à Zuydcoote : des promeneurs avaient retrouvé le corps d'un homme. Le substitut du procureur de la République était sur les lieux avec le technicien de scènes de crime. Elle procéda à l'examen du corps, assistée du médecin légiste. La description du cadavre faisait état d'un homme de type européen d'un mètre soixante-dix pesant près de quatre-vingt-dix kilos, âgé d'une cinquantaine d'années. Son visage était boursoufflé par les coups. Il avait les mains attachées par du ruban adhésif. Après le déshabillage, ils constatèrent des traces de brûlures sur son torse, et ce qui ressemblait à des orifices d'entrée de projectiles au niveau des genoux. L'autopsie apporterait plus de précisions. Une chose était quasiment sûre : il avait dû atrocement souffrir avant de mourir. Un brigadier l'informa qu'ils avaient trouvé, ce qui semblait être un fourgon abandonné. Lorsque Zoé ouvrit la porte, la première chose qu'elle vit fut cette énorme tache de sang qui maculait le plancher ! C'était apparemment le véhicule professionnel d'un plombier. Il ne fallait pas être devin (ou autre alcool) pour s'apercevoir qu'il y avait là tous les indices : un petit chalumeau, des gants et un marteau taché de sang. La victime avait vraisemblablement été torturée à cet endroit.

À la lecture de la lettre mise en évidence par le ou les meurtriers présumés, Zoé eut un moment de surprise qui fit qu'elle dut s'asseoir. Des aveux

circonstanciés pour plus d'une vingtaine d'agressions de petites filles et le meurtre de deux d'entre elles ! Un sentiment de soulagement l'envahit, car les flics recherchaient ce prédateur sexuel, auteur présumé des crimes décrits, depuis si longtemps. Ils étaient sur les nerfs, car ils subissaient une terrible pression de la part de leur hiérarchie, des médias, et de la population inquiète. Avec un gouvernement qui prônait la culture du résultat à tout prix, ça la foutait mal. Il faut dire que l'essentiel des forces de police était plutôt mobilisé à traquer les opposants à ce gouvernement quasi dictatorial. Le peu qui restait devait faire du chiffre. On arrêtait les petits dealers de cannabis, on démantelait des réseaux minables qui se reconstituaient encore plus actifs le lendemain. Il n'y avait plus de prévention, seulement de la répression. Pour accentuer le tout, ils ne remplaçaient qu'un policier qui partait à la retraite sur deux. Les Français étaient en réelle insécurité. Ce n'était malheureusement pas qu'un sentiment, comme le relayaient les médias. La police n'avait plus les moyens d'assurer ses missions régaliennes. Sauf bien sûr celles qui consistaient à mater la contestation sociale, par l'envoi de CRS ultra violents. Nous étions vraiment en quasi-dictature. Pour l'ensemble des médias aux mains des plus grosses fortunes du pays, tout allait aller pour le mieux. Nous avons un président jeune et moderne, ni de droite ni de gauche ! Ses premières mesures furent de s'attaquer aux retraités, aux étudiants et aux acquis sociaux des travailleurs. Parallèlement, il avait diminué les impôts des très riches. Les promesses des hommes politiques sont comme un

orgasme féminin avec son mari au bout de vingt ans de mariage : ça ne vient jamais, et au bout d'un moment on n'y croit plus !

Zoé lisait, bien au chaud dans son bureau, accompagné d'un café réparateur, le rapport du médecin légiste. La datation approximative de la mort avait été réalisée grâce à l'entomologie. L'entomologiste recherche le nombre d'espèces d'insectes et les larves éventuelles. Il évalue cela en fonction de la météo (hygrométrie) et de l'accessibilité du corps. Le délai post mortem était court, car il n'y avait pas beaucoup d'espèces. Vu la taille des larves, qui n'étaient pas au stade de pupes (fils de), la mort avait dû intervenir environ huit jours avant la découverte du corps. Il y avait beaucoup d'ecchymoses au visage et des brûlures au deuxième degré sur le torse. Les balles retrouvées dans les genoux avaient été tirées à bout touchant appuyé, c'est-à-dire le canon touchant le genou, et correspondaient aux munitions d'un Glock 17. Les mains avaient été brisées à coups de marteau. L'enquête menée sur la victime confirmait qu'il était l'auteur des agressions, des enlèvements et des meurtres perpétrés dans le Dunkerquois ces derniers mois. C'était le même genre de fourgon blanc et la même marque que celui décrit dans les témoignages recueillis lors des agressions. L'expertise de l'ADN montrait qu'il était en tous points semblable à celui retrouvé sur les vêtements des victimes. L'homme, transporté agonisant dans les dunes de Zuydcoote, avait mis du temps à mourir. Le scénario était clair à présent : le ou les meurtriers avaient d'abord tiré dans les genoux pour immobiliser la victime, puis

l'avaient ensuite torturée pour obtenir ses aveux, puis ils l'avaient abandonnée tout en sachant qu'avec ce « temps de merde », il n'y aurait pas beaucoup de promeneurs. Quoi qu'il en soit, elle ne pleurerait pas la mort de ce salopard, si horrible fût-elle. Néanmoins, le, ou les meurtriers devaient être retrouvés et punis. « Dura lex sed lex ».

Ses horaires de travail permettaient à Patrice d'aller chercher Bérénice à la sortie de l'école « Kléber » à Malo les bains. Il n'avait pas loin à aller, car il habitait juste derrière. En bon père célibataire, plutôt veuf, il matait les jolies mamans qui venaient chercher leurs rejetons. Il y avait dans la vie des bricoleurs de génie, des touche-à-tout, lui était plutôt du genre touche à toutes. C'est avec grand plaisir qu'il accueillit la demande de sa fille d'aller dormir chez sa copine. Ça lui donnerait l'occasion d'aborder enfin sa mère, une sublime brune aux yeux noir geai. Elle n'était pas souvent à la sortie de l'école, et en son absence, sa fille rentrait avec une autre femme qui devait être, soit sa nourrice, soit sa grand-mère. Il en déduisait, peut-être hâtivement, qu'elle devait, elle aussi, élever sa fille seule. Après les présentations d'usage, il lui demanda si cela ne la dérangeait pas que Bérénice dorme chez elle. « Au contraire », lui répondit-elle, avec un sourire éclatant.

– Elles feront leurs devoirs ensemble. Demain, c'est mercredi, elles pourront jouer. Je vous ramènerai votre fille dans l'après-midi. « Si rien ne s'y oppose, vous pouvez rester dîner demain soir », lui proposa Patrice, grand seigneur. Un oui franc et massif ponctua cette fin d'après-midi radieuse.

Il ouvrit la porte et se retrouva projeté contre le mur un revolver sous le nez. Une seule question camarade : « Connaisais-tu Jean-Paul Vankenbrouck ? » « Il me semble que c'est le nom de la personne que l'on a retrouvée morte dans les dunes », répondit-il, tremblant de peur. « Mauvaise réponse camarade », répliqua l'homme habillé d'un treillis et de rangers, en lui assénant un violent coup de crosse sur le nez. Il hurla en pleurant : « Mais, que voulez-vous ? Vous êtes complètement fou ! » Il reçut, pour seule réponse, une rafale de coups de pied dans les côtes.

– Reprenons depuis le début mon camarade. Il semblerait que vous vous connaissiez plus intimement, ayant en commun une activité peu recommandable. Avant de mourir, ce pourri m'a fait des confessions. Il avait dû me prendre pour un curé. Dans votre partie, ce sont plutôt vos concurrents non ? Je ne lui avais pourtant rien demandé, néanmoins, il m'a parlé de toi et de beaucoup d'autres. La torture délie les langues. Si tu me dis ce que je veux savoir, tu t'épargneras d'horribles souffrances. Je sais, cette formule est d'un banal, pourtant c'est la stricte et triste vérité.

Après ces confessions un peu forcées, Patrice avait maintenant la certitude d'être tombé, non sur des prédateurs solitaires, mais bien sur un réseau de pédophiles.

Un deuxième meurtre, avec à peu près le même mode opératoire et aussi une lettre d'aveux, allait occuper la journée de Zoé, et sûrement beaucoup d'autres derrière. Cette fois-ci, le corps avait été

retrouvé par sa femme. D'après les premières constatations, rien n'avait été volé. Il y avait scotchées sur les murs, des impressions papier de photos à caractère pédophile, mettant en scène Jean-Paul Vankenbrouck et la victime dans des positions non équivoques en compagnie de très jeunes enfants et même des bébés. Une fois la nausée passée, Zoé eut le pressentiment d'avoir affaire à un justicier. Ce fut un exercice délicat d'interroger cette femme qui découvre successivement le cadavre de son mari, et le fait qu'il soit un pédophile violeur d'enfants. Pas d'indice matériel ni de témoignages, sur la façon d'opérer de ce nouveau « serial killer ». La tour de l'ordinateur avait disparu, comme si le tueur en faisait une affaire personnelle, en ne voulant pas que la police se mêle de cette affaire de pédophilie.

Avant de mourir, la deuxième victime avait donné le nom et l'adresse d'un des contacts du réseau. Ce con n'avait pas plus d'informations que ça. Il devait recevoir un message codé sur sa boîte mail sur le lieu et l'heure d'une réunion particulière qui devait se dérouler dans un endroit isolé. Si seulement Patrice était passé deux jours plus tard, il aurait eu ces précieux renseignements. Ça lui faisait drôle d'aller dormir seul, sans son petit amour. C'était d'un triste sa chambre vide. Il pensait souvent que s'il lui arrivait quelque chose, il se suiciderait. C'est pour cela qu'il lui apprenait à se défendre en lui enseignant le krav maga, et en l'ayant munie d'une arme. Bien lui en prit, pensa-t-il. C'est pour que d'autres parents ne connaissent pas les affres d'une disparition, qu'il fallait aller jusqu'au bout de cette sordide affaire. Rien ni personne ne pourrait

l'arrêter. Il alla se coucher en serrant le doudou de sa fille contre lui. Elle lui avait pris son cœur et son amour pour elle était chaque jour plus fort.

Il avait mis les petits plats dans les grands. Ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler : « À la bonne franquette ». Un bon bordeaux millésimé attendait chambré. Les filles jouaient dans la chambre, tandis que les adultes prenaient l'apéro.

– Au fait, je ne me suis pas présentée, je m'appelle Zoé.

– Enchanté, moi, c'est Patrice.

Inévitablement au cours de la discussion, on en vint à la profession exercée.

– Je suis cadre à la SNCF. Je m'occupe d'un service ; gestion et finances. Rien de bien passionnant. Vous hésitez à dévoiler votre job ? Je comprendrais si vous étiez flic ou huissier de justice. Quoi, vous êtes... huissier ?

– Justement non, je suis flic... ! Vous voyez, ça jette un froid, vous avez eu un temps d'hésitation et d'étonnement.

Si elle avait su pourquoi il avait eu un temps d'hésitation, elle aurait résolu deux affaires le temps d'un apéritif. Ce que même Hercule Poirot n'a jamais réussi à faire. D'ailleurs, à force de résoudre les affaires le temps d'un apéritif, il aurait fini par s'appeler Poivrot. Le reste de la soirée se passa divinement bien. Elle le complimenta sur la qualité du repas et sur le choix des vins. Il la trouva très intelligente et drôle. Cependant, pour la suite de son opération, il valait mieux qu'ils ne se voient plus. Elle était peut-être trop intelligente et perspicace. En

partant, elle lui demanda s'il était libre le lendemain soir. Il répondit que bien sûr, ce serait avec plaisir qu'il la reverrait. « Chapeau mon petit abruti ! Pour te mettre dans la merde, tu es le champion. Un gros con avec toutes les options. Au lieu de réfléchir avec ta queue, pense avec ta tête, ça te changera ! » Il n'arrêtait pas de s'engueuler. Mais pourquoi avait-il dit oui ? Elle était certes charmante, drôle, intelligente, jolie, et il était tombé amoureux. Mais quand même : c'était un flic et lui était un meurtrier. La police étant à ses basques, ce n'était pas vraiment le moment de faire rentrer la louve dans la bergerie.

Chapitre 2

À force d'observer les habitudes du bonhomme, Patrice avait peut-être trouvé un moyen de l'enlever. En effet, il faisait son jogging deux fois par semaine. Son parcours ne variait jamais : il partait du poste de police de la plage, allait jusqu'à l'ancien chantier de France, passait par l'ancienne patinoire, puis longeait le canal jusqu'au stade de foot, il rejoignait le canal de Furnes par Rosendaël jusqu'à Leffrinckoucke et il rentrait chez lui en longeant la digue de Malo. Cela faisait plusieurs fois que Patrice le suivait. Heureusement que c'était un sportif accompli, pratiquant la musculation, le krav maga et du jogging pour maintenir sa ligne. À cette époque de l'année, il faisait noir vers dix-huit heures trente. Le meilleur endroit pour agir se trouvait dans les arbustes derrière l'ancienne patinoire. Sa future victime commençant son jogging vers dix-huit heures quinze, il arriverait sur place vingt à trente minutes après. Il suffisait de se planquer, le tirer violemment par le bras, en lui mettant un coup de crosse pour l'assommer. Patrice avait décidé que cela se ferait mardi prochain.

Dunkerque était une sacrée ville de sportifs, il fallait voir le nombre de joggeurs qu'il croisait. Pendant qu'il courait, il maugréait envers ce froid et cette pluie qui lui cinglait le visage, un jour, c'est sûr, il partirait dans le Sud. Cependant, dès qu'il quittait le Nord plus d'un mois, il devenait nostalgique, alors, partir habiter ailleurs ! À chaque

jogging arrosé, il pesterait toujours contre ce maudit vent et cette pluie désagréable. Caché dans les fourrés, il guettait sa proie. Ne surtout pas se tromper de cible avec cette pénombre, il serait malvenu d'agresser une autre personne par erreur. Pas de doute, c'est bien lui. Généralement, les joggeurs adoptent une tenue d'hiver et d'été pour au moins une année, à part les chaussures qui doivent être changées en fonction de leur usure, sous peine de problèmes tendineux ou vertébraux. L'action fut fulgurante, Patrice l'attrapa par le cou et le tira vers les buissons. Il reçut en retour un coup de coude dans le visage qui le fit reculer et lâcher prise. Un « yoko geri » acheva de le déstabiliser. Sa victime s'enfuit en hurlant. Patrice ne demanda pas son reste et courut jusqu'à sa voiture. Il devait réfléchir vite et bien, car l'autre allait être sur ses gardes maintenant. S'il passait par la place Turenne, dans dix petites minutes il serait chez lui. Une autre occasion ne se reproduirait pas de sitôt. Voilà ce qui se passe quand on est trop sûr de soi : on tombe sur un bec, une personne qui sait se défendre ! Patrice déboula dans sa rue, se gara et attendit. Sa victime arriva quelques minutes après. Il mit tout tremblant sa clef dans la serrure, puis ouvrit la porte. Il fut violemment projeté à l'intérieur et reçut un coup de crosse sur le crâne qui le laissa groggy.

– C'est toi mon chéri, qui fait tout ce raffut ? Ne rentre pas encore une fois avec tes baskets sales !

« Merde, il n'était pas seul ! » À gauche, d'où vient la voix, c'est le salon ; tout droit, ce sont les w.-c. En se nichant derrière l'escalier, il pourrait intercepter la personne qui viendrait du salon.

Encore une fois raté, c'est de l'escalier que vint la cavalcade et le cri. La femme et la fille étaient penchées sur le corps inerte. Elles n'entendirent pas l'homme cagoulé qui se glissa derrière elles et qui les mit en joue. Il leur demanda si quelqu'un d'autre habitait cette maison. Une fois qu'il eut la certitude qu'il n'y avait plus personne qui viendrait l'importuner, il attacha et bâillonna les deux femmes avec le rouleau de gros scotch dont il ne se séparait jamais lors de ce genre de visite. Il réveilla l'autre en lui versant une bouteille d'eau sur la figure.

– Tu ne me connais pas camarade, mais tu as certainement entendu parler de moi.

L'autre ne se démonta pas.

– Pauvre gland, tu ne sais même pas dans quel merdier tu t'es fourré !

Un coup de pied bien ajusté aurait dû lui faire fermer sa gueule. Même pas !

– Dégage, et tu auras une chance de vivre vieux et d'élever tes enfants. Si tu en as ?

L'évocation de sa fille le mit dans une rage froide. À l'évidence, ce ne serait certainement pas un corps d'apparence humain que les « cops » retrouveraient. Même les fiers-à-bras, les gros casseurs ne résistent pas à la douleur, qui plus est, à la torture comme prodiguée par Patrice. Cela ne lui plaisait pas, cependant, sur des abominations humaines comme ses dernières victimes, on ne pouvait pas dire que cela le dérangeait plus que ça.

Il était seul dans sa chambre à s'interroger sur le but de sa quête. S'était-il effectivement fourré dans un sacré merdier ? Cela ne le dépassait-il pas ? Qui

s'occuperait de sa puce, si par malheur il lui arrivait quelque chose ? Ce fumier avait réussi à le déstabiliser et à insinuer le doute dans son esprit. À l'inverse de beaucoup de personnes, il n'avait jamais eu peur de la vie, pourquoi craindrait-il la mort ? Le grand repos, l'anéantissement final. Avant, il n'était rien, pendant pas grand-chose, après à nouveau plus rien. Voilà en quoi se résumait sa philosophie de l'existence. Il avait de quoi améliorer son « pendant » en réalisant ce qu'il pensait être une œuvre de salubrité publique. Peu de gens s'accomplissent et accomplissent quelque chose d'utile à l'humanité. Ce n'est pas de notre faute, on nous maintient dans cette médiocrité. La religion, bien instrumentalisée, réussit à créer des troupeaux de moutons, s'occupant plus de leur passage à l'Orient éternel, que de leur vie présente. Néanmoins, cela ne leur donne pas le droit de tout détruire, de tout saccager sur notre bonne vieille Terre, sous prétexte d'un hypothétique paradis. Nous sommes quand même une grande partie d'êtres humains, souhaitant nous réaliser présentement, sans subir ni le prosélytisme ni la violence des « futurs heureux ailleurs ». Quoi dire au sujet des médias et de la télévision, nos nouveaux gourous ?

*

Merde, le téléphone sonnait toujours quand elle était sous la douche, peut-être une ancienne malédiction transmise par ses ascendants !

– Encore ! À Malo. J'arrive.

Elle avait l'impression d'une escalade dans l'horreur, lorsqu'elle découvrait l'état du nouveau

cadavre, à chaque fois plus mutilé que le précédent. Les deux femmes étaient incapables de donner le moindre renseignement exploitable. Elles étaient choquées, non seulement par la mort de leur proche, mais aussi d'apprendre son terrible secret. Zoé était persuadée que l'assassin recherchait quelque chose de précis, mais quoi ? Il ne laissait jamais aucun indice et la tour de l'ordinateur était systématiquement dérobée. Absorbée par ses intenses cogitations : « On a affaire à un tueur de pédophiles faisant partie d'un réseau organisé, il a toujours un coup d'avance, car il dispose de renseignements tirés des ordinateurs », elle réunit son équipe en vue d'établir une double stratégie. Il fallait démanteler le réseau et arrêter le tueur.

– Mesdames, messieurs, votre attention s'il vous plaît. Concentrons-nous sur l'entourage des victimes. Je veux que vous m'établissiez un lien, aussi ténu soit-il, entre elles. Établissez l'emploi du temps de ces dernières, épluchez leurs contacts téléphoniques, sortez la grande artillerie.

Le capitaine Métal était sur les dents. Tout gentil qu'il pouvait être, il affichait une fermeté sans faille et exigeait maintenant de ses troupes, des résultats. Zoé ressentait la même pression que pour les meurtres et les enlèvements des jeunes filles, à une exception près, les journaux et l'opinion publique ne réclamaient pas spécialement la tête du tueur. Il bénéficiait même d'un certain capital de sympathie. Commençait alors un long et fastidieux travail d'interrogatoires, d'investigations et de regroupements. Elle verrait encore peu sa fille. Zoé avait justement choisi ce métier pour échapper à la